

Les réminiscences de la première édition : entrevue avec les organisatrices

Nathan Murray et Maryliz Racine

Afin d'éclairer les circonstances qui, il y a 15 ans, ont vu naître le premier colloque étudiant d'Artefact, trois des fondatrices de l'événement ont été interrogées et nous ont ainsi dressé un portrait de l'an 1 de ce colloque. Le comité d'édition des *Actes du 15^e colloque* a ainsi établi un questionnaire portant sur neuf thèmes à développer, allant de la conception originale du projet à sa mise en œuvre. Après 15 ans d'existence, le comité jugeait pertinent d'effectuer un retour sur cette initiative étudiante dont l'héritage se fait toujours sentir aujourd'hui et contribue à la visibilité et à la richesse des programmes d'études du Département des sciences historiques aux cycles supérieurs.

Ces trois fondatrices, les voici : Mesdames Ana Lucia Araujo, historienne et professeure titulaire d'histoire à la Howard University de Washington D.C., Gisèle Bouchard, ethnologue et travailleuse autonome et Marie-Hélène Vallée, chef guide adjointe au Musée Royal du 22^e Régiment. Toutes trois étaient étudiantes à la maîtrise ou au doctorat à l'Université Laval et siégeaient au conseil exécutif d'Artefact pendant l'année scolaire 1999-2000.

Comme le dit Mme Vallée : « Il faut rendre à César ce qui appartient à César : la personne qui a lancé l'idée du colloque pour la première fois est Ana Lucia. » Cette dernière constatait avec regret que « la seule activité de l'association était l'organisation des 5 à 7 ». Mme Bouchard abonde dans le même sens : « Nous voulions offrir une première tribune aux membres de l'association, une occasion de peaufiner une conférence. L'idée d'une publication est venue un peu plus tard. Personnellement, l'idée d'utiliser des fonds associatifs pour prendre un coup avec des collègues sans qu'il y ait un tant soit peu une activité académique liée à cette dépense ne m'allait pas. J'œuvrais comme bénévole dans les milieux associatifs en milieu minoritaire depuis mon adolescence et je ne pouvais concevoir que l'argent investi par nos membres ne serve qu'à ça. J'ai l'impression que nous étions plusieurs à partager cette opinion. »

L'idée a d'ailleurs été bien accueillie par la direction du Département, la Faculté des Lettres et l'AELIÉS, qui ont tous accepté de contribuer au

projet, du point de vue financier comme du point de vue logistique. Parmi les membres, cette idée, comme le dit Mme Araujo, répondait à « un besoin de créer une dynamique pour discuter de nos travaux de recherche en dehors du cadre des séminaires et des cours ». Le soutien, dès la mise en œuvre du projet, d'organismes comme le CÉLAT a aussi permis au colloque « d'accéder à un niveau de professionnalisme très élevé pour les actes d'un colloque étudiant », ainsi que le souligne Mme Vallée.

Le corps professoral semble avoir bien accueilli l'initiative, sans toutefois s'impliquer pleinement dès la première édition du colloque. Néanmoins, les professeurs contribuèrent à l'édition des *Actes* en s'assurant de la qualité des articles proposés. Mme Araujo se souvient aussi qu'« il y avait une certaine insistance pour que les professeurs orientent l'initiative ». Par la suite, afin d'accroître la présence des professeurs lors du colloque lui-même, le comité organisateur les a sollicités pour qu'ils agissent à titre de médiateurs dans les diverses séances thématiques liées à leur spécialité.

Le budget alors attribué au colloque était des plus modestes, ce qui ne l'a pas empêché de connaître un beau succès dès son lancement officiel. Les membres du comité organisateur s'en sont même trouvés agréablement surpris. « Je pense que nous étions surpris de la qualité des conférences données par les étudiants. Même s'il s'agissait d'une petite vitrine, les étudiants s'étaient engagés dans l'aventure autant que nous. Les *Actes* offraient l'occasion à ces mêmes jeunes chercheurs de publier un texte en relation avec leur conférence », évoque Mme Bouchard. « Nous avons reçu beaucoup de communications et le comité des *Actes* a dû faire un choix selon des critères très précis », révèle Mme Vallée.

Selon Mme Bouchard, il est indéniable que le colloque a apporté beaucoup aux étudiants: « Il est certain que cette activité apportait de la cohésion entre les disciplines du Département. Nous découvrons des thématiques similaires entre les disciplines. Pour ma part, les présentations en histoire de l'art me fascinaient. Il y a aussi ce besoin de briser l'isolement. Lorsque nous travaillons à des projets de thèse et de maîtrise en sciences humaines, nous travaillons généralement seuls. Le colloque permettait de rassembler des individus pour en faire une collectivité éphémère sur quelques jours. »

D'ailleurs, Mme Vallée est persuadée que « le colloque annuel organisé par Artefact n'a cessé de grandir d'année en année » puisqu'« il répondait à un besoin essentiel pour les étudiants des cycles supérieurs. Au début des années 2000, les colloques étudiants n'étaient pas très nombreux; alors, celui d'Artefact venait offrir une chance supplémentaire aux étudiants de présenter leurs travaux et d'avoir la possibilité d'être publiés dans les actes du colloque. » Elle termine en insistant sur la pertinence du colloque, aujourd'hui encore, alors que les colloques étudiants se sont multipliés au Québec. « Nous avons répondu à un besoin qui existe toujours, nous avons fait en sorte que ce colloque étudiant devienne un incontournable

pour plusieurs étudiants de 2^e et 3^e cycles et nous avons acquis une solide réputation auprès des étudiants, des professeurs et de nos différents partenaires », insiste-t-elle.

Ainsi, les trois fondatrices se préoccupent encore de la pérennité de l'événement, auquel elles croient toujours. « Il est important que les étudiants aient un espace de parole de façon indépendante du corps professoral. D'ailleurs, à Laval, sauf pour les centres de recherche, il n'y avait aucune initiative semblable organisée par les professeurs. J'ose même dire que l'initiative a peut-être encouragé certains professeurs à être plus productifs à l'égard de la recherche », avance Mme Araujo.

Mme Bouchard résume bien l'esprit du colloque : « On se lançait un peu à l'aveugle dans ce projet. Nous avions peu d'attentes. Pour nous, il s'agissait de rentabiliser les fonds que nous avons tout en permettant à plusieurs étudiants de partager leur savoir. Nous voulions favoriser l'échange intellectuel dans un contexte académique convivial. Je suis fière de savoir que le colloque a plus d'envergure qu'à ses débuts. Et il est fort à parier que les étudiants et étudiantes qui y participent aujourd'hui le font dans un contexte plus prestigieux qu'à l'époque. La pérennité de l'événement m'indique que notre initiative a comblé un besoin de transmission des connaissances et de partage et qu'il comble encore davantage ce besoin par sa portée internationale. »